



Marie-Béatrice Umutesi

Sociologue et rescapée du Rwanda et du Congo

EL PERIODICO. *L'entretien*. Lundi, 11 novembre 2006.

« NOUS AVONS ÉTÉ FORCÉS À VIVRE COMME DES FAUVES »

Elle se révoltait de voir un enfant mourir de la malaria par manque de médicaments qui coûtent 1 euro. Ça l'a tellement marquée qu'elle a orienté sa carrière de sociologue vers le développement rural en Afrique. Son récit *Huir o morir en el Zaire* (Editorial Milenio) c'est l'histoire de la passion et la mort d'un peuple tout entier, celui du Rwanda. Ceux qui, comme Marie-Béatrice, sont parvenus à se réfugier en République du Congo (ancien Zaïre) ont fait l'objet d'une vraie chasse à l'homme. Ils étaient de trop dans une région très riche en gisements miniers. Le témoignage de leur fuite affolée montre qu'on peut vivre en enfer à quelques kilomètres de l'opulence.

Vous êtes venue témoigner devant l'*Audiencia Nacional*.

À mon avis, l'enquête menée par un juge en Espagne sur l'assassinat au Rwanda de neuf espagnols prouve que la justice existe. J'avais perdu ma confiance en l'humanité. J'avais l'impression que le monde nous avait abandonnées et que les criminels rwandais ne seraient jamais poursuivis. Quand j'ai appris qu'un juge espagnol voulait m'écouter, je me suis dit: "Finalement!".

Vous collaborez avec la Justice

Oui, parce qu'ils ont décidé d'écouter les victimes du Front Patriotique Rwandais (FPR), tant au Rwanda, où une partie de ma famille a été exterminée en 1993, que lors de notre fuite à travers le Congo. Je crois que j'ai beaucoup à dire.

Qu'est ce que vous avez déclaré mardi dernier?

J'ai raconté la persécution que mes camarades de route et moi avons subie.

Nous avons été massacrés. Nous avons été forcés à vivre comme des fauves. Poursuivis par le FPR et par les soldats de Kabila, nous nous sommes cachés dans la forêt, sans nourriture, sans aucune aide humanitaire.

Vous êtes-vous senti mourir?

Ceux qui étaient incapables de continuer, gisaient étendus au bord de la route et attendaient la mort. La route était semée de cadavres en décomposition et d'agonisants. Je me disais: "Je veux m'allonger et mourir".

Vous avez choisi de fuir plutôt que d'être rapatriée de force au Rwanda.

J'ai été au camp de Kivu, à 30 kilomètres de la frontière rwandaise. Début 1996, les militaires de mon pays y sont arrivés, ils nous ont encerclés, ils nous ont bombardés pour détruire le camp et rapatrier tous ceux qu'ils attrapaient. Avec quelques membres de ma famille, on s'est dirigé vers la forêt et l'on a commencé à traverser le Congo d'est en ouest. Une fuite de 2.000 kilomètres à pied.

Votre histoire de souffrance a été subie, d'une manière ou d'une autre, par des millions d'africains.

Quand j'ai écrit mon livre, je venais de sortir du Congo. Je pensais que tout le monde préférerait nous voir morts. Je ne savais pas qu'il y avait des associations comme le Forum International pour la Vérité et la Justice en Afrique des Grands Lacs. À l'époque, surtout les média belges étaient très engagés à soutenir le combat du FPR et à renforcer le pouvoir de l'actuel président rwandais Paul Kagame. Comme c'est la Belgique qui a colonisé le Rwanda, d'autres pays ont suivi ses pas.

Lors de votre fuite, vous avez souffert de la famine, des maladies, vous avez perdu des enfants de votre groupe, vous avez vu des agonisants dévorés par des insectes.

Le fait d'avoir écrit mon livre et de faire des conférences en France et en Allemagne m'a permis d'évacuer la souffrance, la frustration et la colère. Lorsque je suis sortie de la forêt, j'étais très en colère contre la communauté internationale.

Qui disposait des moyens pour l'empêcher...

Oui, et qui ne l'a pas fait. Et qui a même accru notre souffrance, comme quand les petits avions espions américains nous ont repérés, puis le FPR est venu nous tuer. Plus tard, j'ai vu des gens, les larmes aux yeux, qui ont partagé notre douleur et je me suis senti moins seule. C'est cela qui m'aide à vivre.

Vous avez dénoncé l'ONU pour son incapacité à protéger les innocents lors du génocide de 1994

En 1994, lors de l'assassinat du président du Rwanda, il y avait déjà un contingent de plus de 4.000 casques bleus bien armés, munis d'hélicoptères de combat, de chars. De l'autre côté, il y avait des miliciens à machettes et un seul kalashnikov pour dix soldats; malgré tous les casques bleus ont fui. L'ex-secrétaire général de l'ONU Butros Butros-Galli a dénoncé que notre peuple était abandonné à son sort, mais on l'a ignoré. Les ordres arrivaient aux casques bleus directement des États Unis.

Était-ce à cause des richesses de la région, qu'ils ne voulaient pas des réfugiés au Congo?

L'est du Congo est une région très riche en coltan et en or et des sociétés américaines, belges et françaises ambitionnaient de l'exploiter. Je crois que le motif de la guerre au Rwanda était la conquête des richesses du Congo.

Le dialogue tenu récemment à El Masnou entre 19 personnalités rwandaises, pourrait-il être efficace?

La première chose pour arriver à la réconciliation c'est le dialogue. Il est aussi nécessaire pour comprendre ensemble ce qui s'est passé. Le fait de réunir à la même table les hutus et les tutsis, c'est une grande réussite, tous ont été des victimes.